

« Le Petit-Maître corrigé », de Marivaux, à l'hôtel Astoria

# La jolie surprise que voilà !

Pour une surprise, voilà une surprise, et que le maître, en l'occurrence Marivaux, n'aurait pas songé une seconde à corriger ! Voici un spectacle qui rayonne de charme, de méchanceté plaisante, d'énergie juvénile, d'impertinence, et de mille autres qualités. Il est fait avec des bouts de ficelles, et a l'air de baigner dans le luxe, il est le fruit de l'effort de quelques débutants surtout, et révèle une maîtrise confondante. Bref, voici la dernière surprise de l'été, cette saison qui, en Belgique, en matière de théâtre, lorsque les institutions sommeillent, s'avère un très stimulant espace de liberté et de créativité et c'est, excusez-nous d'insister, une surprise de taille.

D'abord voilà une pièce de Marivaux dont il faut bien avouer qu'elle dormait à l'abri des chefs-d'œuvre dûment patentés et qui méritait qu'on la tire de cette obscurité. Parce que « Le Petit-Maître corrigé » est, tout simplement, la quintessence du

talent de son auteur. Finesse d'analyse des comportements, précision de la structure dramatique, subtilité du portrait des caractères et brillant des dialogues en font un joyau. En plus du fait que la critique qui y est faite des manières d'une époque subit sans encombre l'épreuve des siècles : ne vivons-nous pas aussi des temps où il est de bon ton de se donner pour cynique, où il est mal porté d'avouer ses sentiments, où passe pour niais celui qui ne feint pas dans ses relations avec autrui ?

C'est tout cela que Marivaux fustige en moquant un jeune marquis qui se veut « branché » (l'expression est anachronique dans le contexte, mais dit très bien ce qu'elle veut dire) et proteste auprès de ses amis de la ville de son absence de sentiment pour la jeune épousée qui lui est promise, et qui se trouve être de bonne famille, mais de mœurs campagnardes. Il est mal tombé, le pauvre ! Avec la complicité d'une servante parti-

culièrement futée, la petite fiancée va lui faire subir une épreuve cuisante, et l'amour ne triomphera que lorsque la duplicité sottise aura été démasquée.

Tout cela est l'occasion d'un éblouissant jeu de dupes et de faux dupes, où chaque figure est dépeinte avec un savoir-faire étonnant. Il y a le jeune frimeur d'abord, Didier Colfs, qui passe très aisément de la morgue empruntée à l'inquiétude face aux menées qui le menacent, pour finir par reconnaître que la sincérité n'est pas à jeter aux orties. Trois femmes le manipulent à l'envi, et elles sont toutes trois parfaitement de taille à le tourner en bourrique. Il y a Hortense, que l'on croirait désarmée devant tant de rouerie, et qui y met bon ordre : Cécile Henry incarne finement ce modèle de juvénile maîtrise morale, qui prend la défense de la dignité dans l'amour. Il y a la femme d'expérience, celle à qui on ne la fait plus, et qui a les moyens qu'il faut, tant physiques que

tactiques, pour imposer ses vues : Marie-Hélène Remacle s'impose dans le rôle avec une belle prestance, un abattage indéniable et l'esprit qu'il faut. Et puis celle qui tient son rang, mais ne se prive pas de mettre son grain de sel là où il faut : Véronique Janssens est cette redoutable Marton.

Comme toujours chez Marivaux, les valets imitent les maîtres, et Marc De Roy est, en Frontin, tout à fait épatant : son jeu accuse les défauts de celui qu'il sert, et transforme la pose en attitudes franchement mécaniques. Le couple des parents est assuré avec classe et humour par Christine Cavenelle et Alexandre von Sivers, que l'on a plaisir à voir soutenir cette aventure de leurs cadets, tandis que Vincent Lambert représente, dans cette cohorte de personnages aux traits bien marqués, le jeune homme de bon sens qui risque d'emporter, tant il est mesuré, la mise.

Un tel spectacle n'est pas pen-

sable sans une volonté rassembleuse. D'autant que rien n'y est laissé au hasard. Le salon de l'Hôtel Astoria est fort bien utilisé, les costumes sont conçus par une nouvelle-venue qui n'a pas volé son prix belge du lin, puisque c'est dans ce matériau que Marina Yee a conçu ses séduisantes variations sur les habillements d'époque, et le clavecin est joué avec un doigté très enjoué par Miyako Miyamoto, qui interprète de jolies partitions méconnues de Pancrace Royer. Un esprit a harmonisé tous ces efforts, dont même la rédaction du programme participe, et qui s'affirme d'abord, pour ce premier travail, comme un directeur d'acteurs de grand talent. Il se nomme Jean-François Demeyère et il nous étonnerait que l'on n'entende pas reparler de ce nouveau maître-là !

**JACQUES DE DECKER**

À l'Hôtel Astoria, 103 rue Royale, 1000 Bruxelles, jusqu'au 17 septembre, à 20 h 30.